

## *Avant-propos*

Cette histoire, mon histoire, valait-elle la peine d'être racontée ?

Qui cela pouvait-il intéresser ? Quel besoin avais-je d'en faire le récit ?

Souvent, au cours des repas de famille, je raconte ma guerre, dans mon français parfois difficile à comprendre pour ceux qui ne sont pas passionnés. Mais raconter toute ma vie à mon fils Robert pour en faire un livre ?

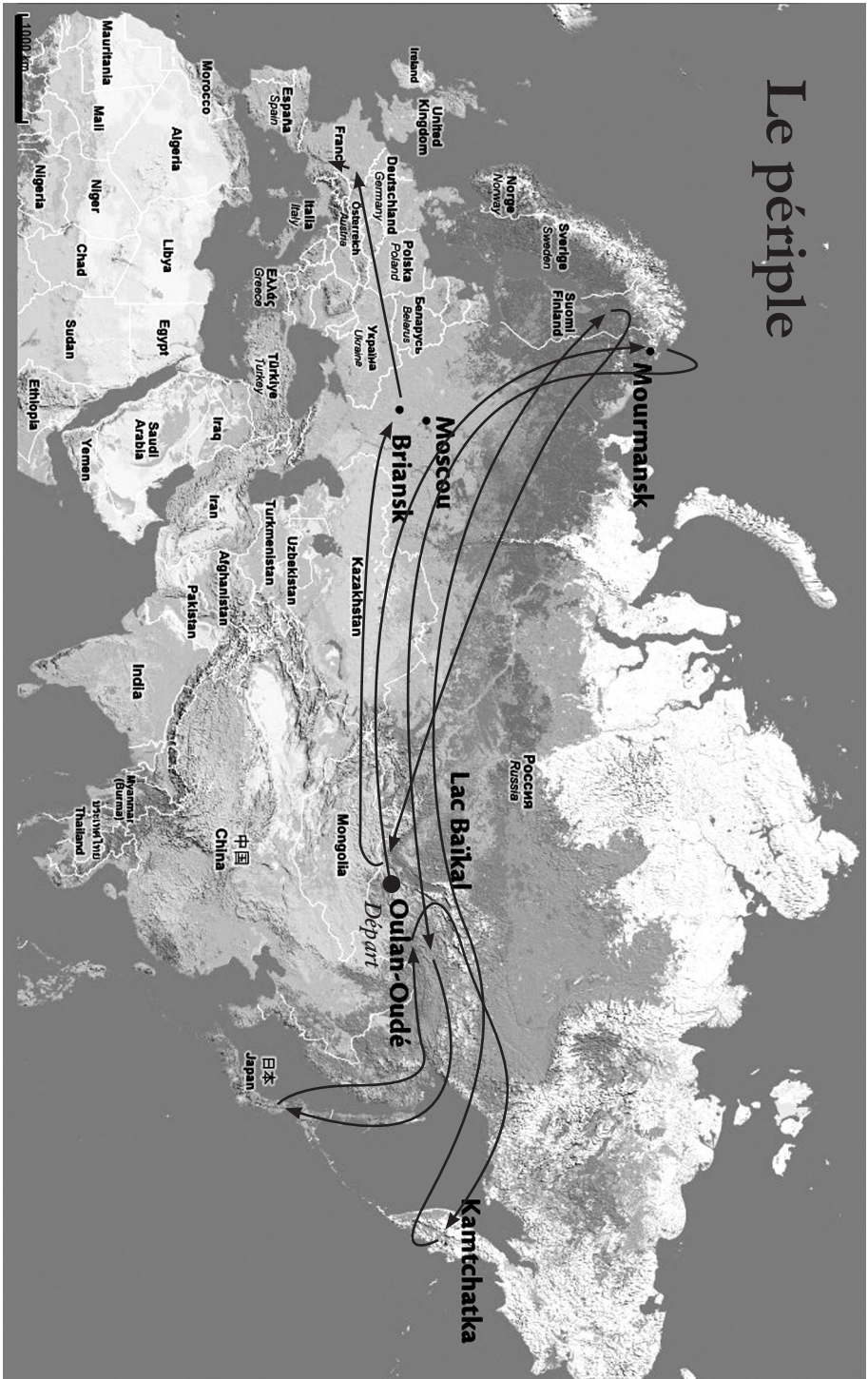
– « Ça ne sert à rien ! Pour quoi faire ? »

Il a insisté, alors j'ai pensé : « Fais-lui plaisir, confie-lui une petite tranche de vie et il se lassera ». Mais il est revenu vers moi.

J'ai donc choisi de lui faire confiance, il paraît tellement sincère.

Tiens ! Voilà que cela me procure un réel plaisir, ça me fait du bien de faire ressurgir tous ces événements. En parlant, je revois ma vie se dérouler. Je me laisse aller, je me confie : j'ai vingt ans, c'était hier, les steppes sont à moi, le Transsibérien m'attend... Au fond, il était temps ! Mon fils a eu raison d'insister : mes enfants, mes petits-enfants et les autres aussi comprendront mieux ce que je tente depuis si longtemps d'exorciser. Ils sauront enfin pourquoi je ne suis pas un grand-père ordinaire...

# Le périple



## *Mon pays*

Avant de vous conter mon histoire, vous devez savoir d'où je viens. Je suis Russe, né en Sibérie dans cette partie de la Russie grande comme un continent. « La terre qui dort » comme l'ont appelée les premiers conquérants tatars : terre d'avenir, de découvertes et de liberté en 1927, recelant des trésors dont un joyau dans son écrin de verdure, le lac Baïkal. Par le Transsibérien, à cheval, en traîneau et parfois à pied, j'ai jonglé avec les dix fuseaux horaires sur les dix mille kilomètres qui séparent Moscou de Vladivostok. J'y ai rencontré des représentants de la plupart des trente nationalités qui la peuplent : bouriates, evinks, iakoutes, thouktches, kamtchadales, nénétses...

À maintes occasions, j'ai navigué avec mon père et mon grand-père sur la « Mer », le « Vieux » ou « Lui » comme aiment à le nommer les Sibériens. Le Baïkal a tenu une place importante dans mon enfance. Je suis fier quand nous empruntons les bateaux propulsés par leurs immenses roues à aube. Certains ne sont équipés que d'une seule roue à l'arrière, d'autres en possèdent deux, positionnées latéralement. Moi, je m'installe à la proue et regarde l'étrave transpercer l'eau du lac, ou bien près de la roue à aube et je la regarde tourner à un rythme régulier, comme si elle caressait le Baïkal. Mon grand-père Andrian n'a eu de cesse de me raconter son histoire et ses légendes. « Avec ses vingt-trois millions de kilomètres cubes d'eau douce dans sa coupe de pierre herculéenne, disait-il, c'est un être vivant, un magicien, un guérisseur avec lequel il ne faut pas plaisanter ni le mettre en colère. Rappelle-toi toute ta vie que

c'est la plus grande réserve d'eau potable du monde, il faut tout simplement Le respecter ». Et il poursuivait inlassablement, comme s'il évoquait un être cher : « le Vieux a trente millions d'années mais il ne vieillit pas, sais-tu que sa profondeur est de mille six cent trente-sept mètres, sa longueur de six cent trente-six kilomètres et sa largeur de quarante-huit kilomètres. Il est alimenté par trois cent trente-six rivières mais aussi par des sources souterraines ; on dit qu'il est l'enfant de l'Himalaya ». Son regard s'assombrissait quand il parlait de ses tempêtes instantanées, démesurées. « Quelqu'un L'a offensé ! » proclamait-il alors. « Si un jour tu dois naviguer seul dessus, n'oublie pas de lui faire une offrande, insistait-il, juste une pincée de sel suffira ! Rappelle-toi bien ces paroles, ainsi tu seras tranquille ». J'étais inquiet et curieux à la fois, j'avais envie de voir cette mer, de l'affronter, de vérifier ce que grand-père me confiait. J'admirais son savoir et me promettais de suivre ses conseils à la lettre le jour venu.

Il évoquait souvent sur le fameux tremblement de terre de 1862 qui engloutit sur sa rive orientale six villages et leur population, disparaissant sous les eaux pour former un nouveau golf appelé La Fondrière. « La qualité exceptionnelle de son eau d'une rare pureté, poursuivait-il, est due à la diversité de sa flore et de sa faune uniques au monde, comme ces écrevisses qui purifient trois fois par an la couche d'eau supérieure du lac sur une profondeur de cinquante mètres. En hiver, le lac se couvre, pour quatre à six mois, d'une couche de glace d'une épaisseur de soixante-dix à cent cinquante centimètres pour former une véritable voie de communication. Cette glace est transparente, c'est étrange de marcher dessus quand l'on peut apercevoir des poissons au travers. L'autre miracle du Baïkal, ce sont les huit cent quarante-trois espèces animales et les cent trente-trois végétales uniques au monde qui le peuplent, comme le *golomianka*, un poisson vivipare ou le *nerpa*, veau marin long d'un mètre quatre-vingt, une espèce de phoque de mer qui vit en eau douce et dont l'origine demeure énigmatique. »

## *Mon pays*

Je le regardais, ébahi, pendant des heures, et lui était tout heureux qu'on l'écoute avec autant d'attention. Je lui disais : « J'aime ton pays grand-père, j'aimerais le découvrir, tu me fais rêver tu sais, mais une vie y suffira-t-elle ? ». Il me répondait alors : « Tu iras là où tu dois aller, la Sibérie se mérite ».



Christopher Glotoff (à gauche) et son frère Epaulite

## *Ma famille*

Moi, Christophor Glotoff, je vins au monde par un matin de printemps, le 10 mai 1913 à Kouïtoune, petit village isolé de fermiers situé en Sibérie, sur la rive orientale du lac Baïkal, près la ville d'Oulan-Oudé, capitale de la Bouriatie. Cette ville, construite en 1666 en amont du delta de la Selenga, est nichée entre les montagnes du Nord recouvertes de sapins, patrie de Gengis Khan, et les steppes verdoyantes du Sud qui s'étendent jusqu'à la Mongolie voisine. Le Transsibérien, train mythique traverse la Russie de Moscou à Vladivostok, *via* Oulan-Oudé, sera le trait d'union de l'épopée qui me conduira en France, un hiver de 1943.

Mon père, Phiodor Glotoff, et ma mère, Anastasia Chouribine, élèvent difficilement et avec autorité six enfants. Vint au monde en premier ma sœur aînée Varvara, née en 1908 du premier mariage de mon père, puis moi, qui fus le premier garçon de cette famille recomposée. Conformément à la tradition orthodoxe, c'est le pope qui choisit mon prénom en me baptisant : ce sera Christophor, *le garçon aîné*. Puis naissent Epaulite en avril 1919, Maria en décembre 1920, Lukéria en été 1926, Stéphan en mars 1929 et enfin, au cours de l'hiver 1932, ma petite sœur Agrippine que je ne verrai qu'une seule fois. Ma famille, de religion orthodoxe, se rend chaque dimanche à l'office écouter le sermon du pope qui nous a tous baptisés. Traditionnellement, chacun revêt ses plus beaux habits ce jour-là. De nous tous, c'est ma mère qui rayonne, vêtue d'une longue robe, un châle posé sur ses épaules, ses longs

cheveux blonds tressés illuminant son visage. Mon père peut être fier lorsqu'il lui tient le bras en marchant à ses côtés.

Père est propriétaire d'une ferme et de quelques terres, à Kouïtouné, un bourg situé à soixante kilomètres de Oulan-Oudé et à quarante kilomètres de Tarbagataï, ville proche de la frontière mongole. Il y élève, de plus en plus difficilement, des vaches, des porcs, des moutons et quelques volailles. Sa fierté, c'est son élevage de chevaux, principalement des étalons qu'il va lui-même chercher en Mongolie. La frontière reste virtuelle, aucun garde ne la surveille car les Mongoles sont nos frères de sang. Sa ferme, il l'a acquise lors de son remariage avec notre mère Anastasia. À l'origine, elle était composée d'un corps d'habitation restreint, d'un fenil, d'une écurie et d'une cave à glace. Bien vite, mon père s'est mis au travail, l'a agrandie et lui a donné son allure moderne et fonctionnelle.

« Mais jusque quand ? » répète-t-il souvent.

Cette ferme est maintenant composée d'un immense carré. À l'est, un nouveau corps d'habitation construit par mon père pour notre nombreuse famille est relié à l'ancien par le grand portail de bois que nous refermons chaque soir à cause des rôdeurs et des animaux sauvages qui n'hésitent pas à pénétrer dans la cour. Au nord, un hangar où l'on stocke le matériel nécessaire aux travaux des champs : charrues, herse, remorques, et le traîneau qui, l'hiver, attelé à nos deux plus beaux chevaux, nous emmène en ville et à l'office le dimanche. À côté de ce hangar, mon père a construit une salle de bain où un système ingénieux de tuyaux et de pierres brûlantes nous fournit assez d'eau chaude pour le bain, que notre mère nous force à prendre chaque dimanche matin. À l'ouest, adossé au jardin potager se trouve la cave à glace que tout bon fermier sibérien se doit de posséder. Cette cave profonde, où l'on descend par de raides escaliers, est alimentée par une source souterraine qui nous fournit une glace abondante toute l'année, y compris l'été. Nous la découpons en cubes et la vendons aux cafetiers et restaurateurs des alentours. À côté de